

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 21 (1883)
Heft: 16

Artikel: Hector et Achille : [suite]
Autor: Laurent, Ch.-M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187679>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le train de Fribourg-Berne allait partir dans quelques minutes. M. B... entre dans un compartiment de première classe, son cigare à la bouche. A peine est-il assis, qu'il aperçoit en face de lui une dame d'un âge respectable. Comme il est homme de bonne compagnie, avant même que la dame ait eu le temps de dire un mot, il s'apprête à jeter son cigare par la portière. Au même instant, la vieille se récrie contre le fumeur :

— On ne monte pas avec un cigare, fit-elle avec dédain, il faut être bien mal élevé pour emposter ainsi un compartiment quand il y a une dame !

— Mon Dieu ! madame, fait M. B... avec une exquise politesse, vous avez vu que j'allais ouvrir la portière pour jeter mon cigare ; d'ailleurs je vous laisse le compartiment et je me retire.

M. B... descend rapidement, fait un signe au chef de gare, qui est une vieille connaissance et lui dit : « Mon cher, je t'en prie, fais moi l'amitié de vite me procurer un billet de seconde classe. »

D'un autre côté, il avise un individu qui allait monter en troisième. Celui-ci était horriblement dépenaillé, souillé de boue, chaussé de bottes qui avaient un peu marché partout et ne devaient certes pas répandre des parfums bien agréables.

— Mon ami, lui demande M. B..., avez-vous souvent voyagé en première ?

— Jamais, m'sieu... nous n'avons pas cette chance-là, nous autres.

— Eh bien, j'ai là un billet de première classe qui va être perdu, faites-moi le plaisir d'en profiter. Je vais vous indiquer mon compartiment.

Et aussitôt, il l'installe dans le compartiment où se trouvait la hargneuse dame, en lui disant : Mon ami, vous ne fumerez pas, cela pourrait indisposer madame.

A son tour, il sauta dans un wagon de 2^{me} classe avec le billet qu'on venait de lui procurer.

Au même instant, la locomotive se mettait en route, et c'était un train direct !

Onna bouna remotchâ.

Turlu, ein sè razeint onna d'emeindze matin, sè fe 'na pecheinta copire avoué son rajão, que l'eut la djoute tot einsagnolâre. L'eut bio l'âi alliettä dào tserpi tot lo drâi po arretâ lo sang, sè formâ 'na balâfra que lâi restâ cauquès dzo. Lo tantou, quand s'ein allâ pè la pinta po djuî âi gueliès, ye fut on bocon couënâ rappoo à cein. Turlu étâi boun'einfant et ne sè fatsâ pas ; mà lâi avâi on certain Batolion qu'avâi on boutafrou dào diablo et que sè créyâi lo pemâlin dè ti, que vollen assebin sè moquâ dè Turlu et que lâi fe : Voutra fenna vo z'a griffâ, Turlu, parait que vo n'âi pas étâ sâdzo et que n'est pas vo que portâ lè culottès !

Turlu, que ne volliâvè pas ètrè couënâ pè on djeino merdâo comeint Batolion, lâi repond sein sè fatsi :

— Oh ! n'est pas ma fenna que m'a cein fé.

— Et quoui don ? kâ vo vo z'êtes battu.

— Et oï.

— Et avoué quoui ?

— Avoué cauquon que preteind que te n'és qu'on crapaud que farâi mi dè sè panâ derrâi lè z'oroliès què d'adé menâ son mor pertot.

Vo z'arâi faillu oûrè lè recaffâès. Batolion n'ousâ pas sè fâtsi ; mà quand la poule fe finiâ, ye reterâ son gadzo et sè ramassâ.

Boutades.

Un Lausannois, en passage à Paris, prenait sa tasse de café sur les boulevards. Voulant allumer le dernier bout de Grandson qui lui restait, il sort de sa poche une boîte d'allumettes fédérales, frotte, frotte pendant quelques minutes sans pouvoir obtenir le moindre résultat, et finit par attirer l'attention de quelques consommateurs. L'un de ceux-ci, s'adressant à lui : « Vous êtes Suisse, monsieur ?... »

— Oui, comment le savez-vous ?

— Parce que vos allumettes ne valent rien.

Un écolier s'exprimait ainsi, l'autre jour, dans un travail écrit ayant pour sujet : le *système métrique* :

« Le gramme sert à mesurer le poids ; l'are, les surfaces ; le mètre, les largeurs ; le stère, le bois ; le litre, les liquides, et le franc, à entretenir la vie de l'homme. »

Annnonce internationale cueillie dans un journal du Hanovre :

Un habitant du Tyrol allemand, qui a servi comme suisse dans une famille autrichienne établie en Russie, cherche une place de jockey anglais dans une famille française habitant l'Italie ou l'Espagne.

Un de nos abonnés nous communique la lettre suivante, qui rappelle singulièrement celle de certain postulant à la gendarmerie, que nous avons publiée il y a deux ou trois semaines. C'est la requête d'un Fribourgeois, sollicitant un emploi sur les lignes de la S.-O.

Monsieu,

Je vous demande monsieu s'il aurait moyen d'avoir une place à la gare de Lausanne ou à une autre gare du canton de vaud, comme employé d'un emploi quel conque pour commencer sois dans messagerie ou bagages, à la manœuvre ou dans les trains dans les wagons de marchandises. Je suis prêt à votre service tout de suite. J'ai l'honneur de vous prier en cas que vous n'ayez pas de place à ce moment vous même monsieu cher vénéré sous chef de gare et à monsieu Directeur du mouvement de trafic de m'inscrire si vous plais pour la première place que je me recommande à vos bontés aussi je pourrai au besoin rendre service à d'autres emplois etc,

(signature).

Hector et Achille.

VII

A la fin de la semaine, la jolie maison aux contrevents verts, au bord de la route de Fécamp à Etretat, était en liesse ; on s'embrassait à bouche que veux-tu, on se demandait de ses nouvelles, en ayant soin toutefois d'éviter le sujet... délicat ; on renouait et l'on faisait connaissance, on riait à gorge déployée et l'on projetait mille parties folles.

Il fallut courir tous les environs : Yport, Bruneval, Etretat. Quel caquet, tout le long de la route, et les bons coups de lame qu'on recevait à la plage !

Albert avait pris la tendre Cécile en amitié ; il ne té-

moignait à Agathe qu'une politesse calme, presque cérémonieuse; il redoublait auprès de l'autre ses assiduités pleines d'un aimable laisser-aller, même en présence de sa femme. Il disait en riant que M. Naquet avait tort de ne demander que le rétablissement du divorce, qu'il aurait dû prêcher pour la polygamie, et qu'alors... Mais le front de Cécile se rembrunissait, et le sémillant diplomate restait court, n'osant point devant cette innocente jeune fille achever sa plaisanterie de mauvais goût.

Vers le sixième jour, on avait épuisé tous les buts de promenade, et l'on voyait avec inquiétude poindre la perspective d'une journée entière passée à Fécamp.

— Si nous allions jusqu'à Veulettes ? proposa joyeusement Agathe.

Albert et Adolphine échangèrent un regard.

— C'est vrai, fit Cécile, en battant des mains.

— Eh bien ! elle paraît consolée, se dit intérieurement La Bernardière.

On avala hâtivement le café au lait, on s'installa en voiture, et deux heures plus tard, après avoir descendu et remonté le joli vallon des Dalles, on roulait sur le plateau du Mesnil, l'un des plus élevés des falaises du pays de Caux.

Le catelier (du latin *Castellum*), vaste rempart de terre élevé par les Romains au-dessus des flots, arrondissait comme une colline sa courbe à l'horizon, et des deux côtés, au loin, la mer étendait sa nappe bleue.

Au point où la route, qui semble d'abord arriver en droite ligne sur l'Océan, se détourne brusquement vers l'intérieur des terres pour aller chercher, à l'aide d'un long crochet, une pente plus douce jusqu'à la plage, l'œil découvre un magnifique tableau : on voit sous ses pieds tout le creux vallon de Veulettes, avec ses bois, ses prairies verdoyantes, ses jolis chalets clairsemés, épanouissant, dans la verdure de leurs jardins nouveau-nés, leurs toits bleus ou rouges, et s'étagant en face les uns des autres sur les deux versants du vallon; puis les vastes et fertiles plaines du pays de Caux, harmonieusement coupées de ces innombrables petits bois dont chacun abrite invariablement un frais village au clocher ardoisé; enfin, par une profonde échancrure de douze cents mètres de large, entre deux grandes falaises, une des étendues de mer les plus vastes que l'œil puisse embrasser sur toute cette côte.

Tout en admirant le paysage, Albert et Adolphine regardaient Cécile avec anxiété. Mais Cécile riait pour le moins autant qu'Agathe.

La voiture, lancée au grand trop dans la pente, leur fit en un instant perdre de vue la Manche aux flots bleus. Au tournant du crochet, avant de revenir vers la mer, on se trouva en face de la vallée sauvage et pittoresque où s'éparpillent, à l'abri du vent, les modestes chaumières du village : l'église antique s'élève inférieurement à la route, au milieu d'un bouquet de grands arbres dont les troncs s'écartent pour laisser voir çà et là des croix et des tombes.

Cécile et Agathe avaient cessé de rire. Elles firent arrêter le conducteur, dirent à leurs amis qu'elles allaient descendre un instant au cimetière, et les invitèrent à continuer avec la voiture, en les prévenant qu'elles les rejoindraient à la plage dans un petit quart d'heure, devant l'hôtel.

Albert et Adolphine, retenant leur haleine, inclinèrent la tête en signe d'acquiescement respectueux, et poursuivirent leur route, après avoir échangé un serrement de mains significatif.

— Il y a eu par ici, au printemps dernier, une épidémie de petite vérole, dit Albert au conducteur.

— Peut-être bien, répondit celui-ci; je faisais le service du côté du Havre, je n'en ai point entendu parler.

— Les journaux l'ont rapporté, j'ai même lu dans celui

que je reçois à Paris le récit de la mort de deux pauvres jeunes gens de Caux qui sont venus expirer ici la veille de leur mariage.

— Ah ! tout de même !

— Mon Dieu, oui. Ils devaient épouser, ma foi, ces deux jeunes filles que vous avez amenées de Fécamp avec nous, et qui prient en ce moment sur la tombe de leurs fiancés.

— Tiens, tiens, tiens ! Comme les choses vous arrivent.

Au bout d'un quart d'heure, mesdemoiselles Beaupréau et Léonardy rejoignaient leurs amis. La mer était basse et laissait voir de grands espaces rocaillieux couverts d'algues vertes. On alla joyeusement, en attendant le déjeuner, pêcher des moules, des crabes et des crevettes.

Pendant que Cécile et Albert s'acharnaient autour d'une roche à la poursuite d'un malheureux tourteau, Adolphine, tirant Agathe un peu à l'écart, lui parla à demi-voix.

— Puisque nous sommes seules, dites-moi donc, Agathe, comment va Cécile maintenant ?

— Mais, comme vous le voyez, elle est très bien, fit la jeune fille toute surprise de ce début et de cet air mystérieux.

— Alors elle est complètement remise. Sa gaité n'est point simulée ?

— Mais, chère amie, je ne vous comprends pas du tout, Cécile n'a jamais été triste !

(La fin au prochain numéro.)

OPÉRA. — Nous ne croyons pas nous tromper en disant que, parmi les opéras donnés dès l'ouverture de la saison, c'est le *Pardon de Ploërmel* qui a obtenu le plus de succès. Musique délicieuse et très variée, livret original, mise en scène pittoresque, interprétation excellente, tels sont les titres qui nous engagent à recommander vivement sa deuxième représentation, annoncée pour lundi. Il est vrai que les principaux emplois de cette œuvre charmante étaient tenus par des artistes qui, dès le début, ont conquis sans peine les sympathies du public. Mlle Fronty, dans un rôle long et difficile, a sans cesse captivé le spectateur, autant par sa belle voix que par le charme de sa personne et de son jeu toujours juste et sans afféterie.

Mais, pardon, Mademoiselle, pourquoi nous cacher tout à fait votre joli front par des cheveux frisés ?... C'est vraiment dommage ! Quelques mèches de moins, et vous seriez ravissante !

Quant à notre excellent baryton, M. Duthoit, il sait aussi comment les auditeurs l'apprécient ; les applaudissements qui accueillent généralement ses entrées, le lui disent assez. — Nos compliments aussi à M. Gaillier, dont la voix agréable, le jeu naturel et l'entrain jovial apportent toujours sur la scène l'animation et la gaité.

La représentation d'hier soir, à laquelle nous n'avons pas assisté, a laissé, nous dit-on, une très bonne impression.

Encourageons donc, comme ils le méritent, les efforts des directeurs et des artistes.

Demain, dimanche : **La Fille du Tambour-Major**, l'une des plus amusantes partitions d'Offenbach.